

La rue André Balitrand sous l'Occupation

par Cédric Cadaux,
d'après le récit de Marie-Thé.

*« On n'a jamais vu ça, Hitler en pyjama
et son ami Mussolini
en chemise de nuit ! »*

Voilà comment les enfants, en fredonnant cette comptine, parvenaient malgré tout à tourner en dérision cette terrible époque.

Marie avait six ans au début de l'occupation. Elle s'en souvient parfaitement, car c'était l'année de son passage à la grande école. Elle allait enfin pouvoir apprendre à lire et à écrire ! Cette soif d'apprendre était peut-être le signe annonciateur du métier qu'elle choisirait plus tard, celui d'institutrice à l'école laïque.

Notre histoire commence donc au cœur de l'été, Marie et ses copines profitent de leurs journées de vacances et se retrouvent souvent dans la rue, « leur » rue André Balitrand, pour jouer, tout simplement.

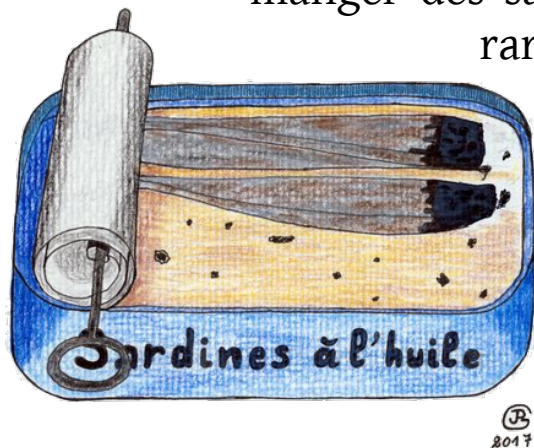


99 MILLAU, — Un coin du Parc de la Victoire — LL.

« Les Allemands avaient installé des baraques dans le Parc de la Victoire, tout proche.

Nous rencontrions souvent des officiers ou des soldats allemands qui passaient dans notre rue pour se rendre au

parc. Certains nous saluaient. Ils avaient pour habitude de manger des sardines en boîte, qu'ils finissaient rarement. Ils abandonnaient ces



boîtes sur le trottoir et lorsqu'ils s'étaient suffisamment éloignés, nous nous précipitions pour voir s'il ne restait pas des sardines dont nous pourrions nous régaler ! Ensuite, nous accrochions toutes ces boîtes les

unes derrière les autres et nous jouions au petit train.

Il nous arrivait aussi de monter jusqu'à la « maison perdue », qui devait son nom à son relatif isolement, sur les hauteurs du Crès. Là, nous construisions de petits fours à l'aide de pierres et d'un peu de terre et nous faisons cuire des pommes de terre : c'était délicieux, surtout en ces temps de disette !

Parfois, nous partions en famille et à vélo à Sévérac-le-Château, où nous avons nos proches. Moi, je prenais place sur le porte-bagages du vélo de papa. Je me souviens qu'à l'aller, j'étais assise sur un confortable coussin, mais au retour, il était bourré de charcuterie ! Nous n'avons jamais été inquiétés au moment de franchir les postes de contrôles allemands. Quelques jours avant la rentrée des classes, voilà que je tombe assez gravement malade. Le médecin confirme son diagnostic : c'est la diphtérie ! Je dois rester à la maison pendant quarante jours. La lecture attendra ! Mais à cette époque, il était très difficile d'obtenir des médicaments.

Lorsque nous nous amusons dans la rue, nous rencontrons souvent un officier, qui nous saluait

respectueusement. Ne me voyant plus avec mes amies, un jour, il les questionna :

- Et votre copine, où est-elle ?

- Elle est malade, elle va mourir, lui répondit une des fillettes.

Le soir même, on frappe assez vigoureusement à la porte de l'appartement. Mes parents n'attendaient personne, car il y avait le couvre-feu. Nous étions tous très inquiets, d'autant plus que le propriétaire de l'immeuble s'était évadé et passait ses nuits clandestinement dans le poulailler. Mon père ouvre la porte, et c'est l'officier allemand qui se présente. C'était un médecin. Il a dépêché une jeep pour aller chercher des médicaments à Montpellier !

Bien plus tard, en 1944, nous allions camper en famille aux Vignes. Arrivés sur place, des maquisards faisaient la fête. Mon père pressentait qu'il allait se passer quelque chose de grave avec les Allemands. Alors, il a préféré nous amener vers La Malène, aux Baumes. Nous avons tous dormi dans une grotte ! »



Dans les environs de La Malène, les Baumes Hautes